

LE GRAND MONDE.

M. le Rédacteur,

Durant la retraite qui vient de finir il est peut-être plusieurs de nos confrères qui se sont décidés à faire leur apparition dans la société. Les avis qu'un père donnait à son fils, il n'y a pas longtemps, sur la manière de se conduire dans le monde, pourraient ne leur être pas tout-à-fait inutiles. Ces conseils méritent que l'on y fasse attention parce que celui qui les a donnés connaît les hommes par expérience. Les voici à peu près tels qu'ils sont sortis de sa bouche :

Mon fils, disait-il, que de dangers vous allez rencontrer dans la carrière que vous embrassez ! Vous vous perdrez infailliblement, si vous ne suivez toute votre vie les conseils que je vais vous donner. Combien de jeunes gens ont fait un triste naufrage pour avoir méprisé les avis d'hommes qui avaient acquis de l'expérience ! Le monde, mon fils, est une mer agitée dont les flots, sans cesse soulevés par les passions, engloutissent les imprudents qui ne s'en méfient pas. Pour vous préserver de ce malheur voici ce que vous devez faire :

Vous devez avant tout conserver vos principes religieux. Pour cela, vous ne devez avoir pour amis que ceux qui pratiquent la vertu. Si les jeunes gens comprennent tout le danger des mauvaises compagnies, ils les fuiraient comme l'on fuit un serpent, ils les éviteraient comme l'on évite un pestiféré. En effet les libertins sont de véritables serpents qui cherchent à répandre dans le cœur des autres le poison qui les consume ; ils ne sont satisfaits que lorsqu'ils ont communiqué aux autres tout le venin de leurs passions. Et pourquoi cherchent-ils ainsi à corrompre les cœurs ? C'est qu'ils commettent le crime avec moins de scrupule quand ils verront d'autres en faire autant. Jugez vous-même, mon fils, s'il est quelque chose de plus déplorable qu'un tel état, et si la paix de l'âme et le témoignage d'une bonne conscience ne sont pas infiniment préférables.

Il est encore un écueil où la vertu a fait bien des naufrages, je veux parler des romans. C'est en vain que vous prétendrez demeurer vertueux si vous vous adonnez à la lecture de ces livres infâmes, qui ne sont propres qu'à exciter les passions, qui font de l'impiété une vertu, qui donnent le nom de courage et de grandeur d'âme à la lâcheté et à la bassesse, qui changent la vertu en vice et le vice en vertu. Les romans sont d'autant plus dangereux qu'ils présentent les passions sous des apparences si séduisantes qu'on ne peut y résister.

Ils corrompent le cœur, ils dégradent les sentiments. Combien qui étaient appelés à de hautes destinées et qui devaient faire la gloire de leur patrie, tandis que, par la lecture des mauvais livres, ils en sont devenus l'opprobre !

Tels sont les avis que vous devez suivre pour être un citoyen honnête et utile à votre pays. Mais cela ne suffit pas. Il y a une foule d'autres choses, qu'on appelle *convenances*, auxquelles il faut se conformer pour conserver l'estime des autres.

Gardez les manières simples et aisées que vous avez contractées au collège ; c'est le moyen de plaire à tous. Soyez modeste avec tout le monde, et quand vous rencontrerez de vos anciens confrères, n'allez pas faire voir que vous croyez leur être supérieur en les saluant froidement, mais montrez-vous à leur égard tel que vous étiez quand ils étaient vos compagnons.

On se plaint souvent que ceux qui laissent le collège pour entrer dans le monde ont la vanité de se croire devenus par là de grands *messieurs*, et affectent de mépriser ceux qui ont été leurs amis d'étude. Ceux qui sont si orgueilleux et si hautains, ne le sont ordinairement que parce qu'ils n'ont rien de meilleur à étaler. L'humilité accompagne toujours la véritable science, tandis que celui qui n'a qu'une demi-science se gonfle et se croit beaucoup, parce qu'il n'en sait pas encore assez pour se douter de son ignorance.

Ne critiquez jamais les autres, surtout ceux qui sont placés audessus de vous, car c'est une folie bien commune chez les jeunes gens que de se mêler des affaires de leurs supérieurs. Et il n'y a rien de si ridicule, à mon avis, que d'entendre de jeunes imberbes, ou plutôt de jeunes gens à *long poil* [car c'est la mode d'être *louc* dans ce siècle-ci], que de les entendre, dis-je, juger sans miséricorde et condamner du haut de leur ignorance des hommes qui ont acquis une grande expérience, et qui ont plus d'esprit que n'en auront jamais leurs juges impitoyables.

Un autre défaut bien commun et bien ridicule, c'est la manie que l'on a de ne point parler sa langue, ou de la parler en Anglais. Il est, par exemple, tel jeune homme qui vous dira *bonne d'jour* au lieu de bonjour. Je ne sais si je me trompe, mais j'ai mauvaise opinion de ceux qui emploient de tels moyens pour se distinguer : car il me semble que qui n'aime pas sa langue n'aime pas son pays, et que celui-là mérite bien peu la confiance de ses compatriotes.

Maintenant, mon fils, si vous avez envie d'étudier la politique, cherchez-la dans l'histoire et dans les conseils de

ceux qui la connaissent. Attendez, pour vous en mêler activement, que vous ayez l'âge mûr et l'expérience nécessaire. Il y en a bien assez qui, après avoir fait deux ou trois ans d'étude, lisent les journaux durant quelquetemps, embrassent au hasard un parti, ordinairement le plus mauvais, et croient ensuite pouvoir se regarder comme d'habiles politiques. En vérité cela fait pitié.

Aussi, l'on voit ce que font de tels hommes. Dès qu'ils ont reçu une fois les applaudissements de ceux dont le nombre est infini [selon que le dit Salomon], ils se croient tout permis. Ils crient en public tout ce qui leur passe par la tête, condamnent tout ce qu'il y a de bon et recommandent tout ce qu'il y a de mauvais. On les rencontre quelquefois courant d'une campagne à l'autre, étourdissant les *habitants* de discours inintelligibles, tant pour ceux qui les entendent que pour ceux qui les débitent ; et quand ils ont fini de parler, les uns s'écrient qu'ils ont raison, les autres qu'ils ont tort, et alors le trouble et la division règnent partout. Voilà le fruit des talents et de l'activité de ces messieurs !

Et quand ils sont de retour d'une telle expédition, ils sont fiers d'eux-mêmes, ils s'admirent : c'est qu'en vérité ils ne se croyaient pas tant d'esprit. Il faut en effet quelque chose qui ressemble à de l'esprit (ne fût-ce qu'en vertu du principe que les extrêmes se touchent), pour parler si longtemps sans savoir ce que l'on dit. Si vous leur demandez pourquoi ils se donnent tout ce trouble, ils vous diront peut-être ce qu'ils ont coutume de faire, qu'ils veulent se former un *parti* : et c'est quelque chose qu'un parti !

J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais si vous suivez les conseils que je viens de vous donner, le reste est peu à craindre pour vous.

P. M. J.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. F. Aubé.
Chez les Externes, M. P. Saucier.
Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. T. Provost.
Au Collège de l'Assomption, M. A. E. H. Tranchemontagne.
Au Collège de Ste. Anne, M. J. B. Hébert.

J. B. MARCOUX, *Gérant*.